



CHEVALIERS D'INDUSTRIE.



C'est un état, comme ferblantier, tailleur, marchand d'estampes, maquignon, ou homme de lettres.

Vivre au jour le jour, n'importe comment, est une maxime si répandue parmi nous, que, lorsque, de ma large croisée, je jette un regard dans la rue, je hausse les épaules, et souris de pitié à la vue de ces coups de chapeau affectueux, de ces serremments de main empressés, de ces révérences profondes, avec lesquels s'accostent et se quittent ceux qui viennent et ceux qui s'en vont.

J'ai parlé de *révérences*, n'est-ce pas? c'est qu'il y a aussi, dit-on, de par le monde, des *chevaliers d'industrie* femelles, pour lesquels on n'a pas encore créé de mot technique, tant les femmes sont privilégiées en tout, ou plutôt parce que le dictionnaire de notre langue étant une propriété et une création des hommes, il a paru galant à ceux-ci de ne pas enlaidir d'un vice aussi odieux l'être faible à qui nous devons, selon la religion et la morale, d'accord cette fois, *aide et protection*.

Ainsi, soit égoïsme, soit politesse, nous ne voulons pas qu'il y ait, parmi les vieilles mères ou les jeunes filles, de *chevaliers d'industrie*. Pourquoi serais-je plus sévère que le Dictionnaire de Boiste ou le Dictionnaire de l'Académie? Et puis, d'ailleurs, ai-je jamais été victime de *chevaliers d'industrie* en cornette, en guimpe ou en robe de dentelle?... Et, tout bien considéré, ma première assertion ne serait-elle pas une calomnie contre un sexe déjà trop soumis à la puissance des hommes?... Pauvres femmes! encore un ennemi à combattre! encore une lâche accusation à détruire!... Grace, mesdames! j'écrivais tout à l'heure sous une fâcheuse influence, je m'accuse, je demande merci, et je reconnais avec vous qu'il n'a pas un léger tort à se reprocher celui qui, en traçant votre portrait, voit

dans votre vie si monotone d'émotions, si régulière de larmes, autre chose qu'une constance dans le malheur que nous ne savons pas apprécier, un courage dans les revers que nous ne pouvons pas comprendre. Voyons, suis-je pardonné? Faut-il me mettre à deux genoux devant une main prête à frapper, devant un regard prêt à confondre? m'y voici. Êtes-vous satisfaites?

Il n'y a donc de *chevaliers d'industrie* que parmi les hommes. Mais, variée comme la famille des coléoptères, cette classe d'individus sans cesse en mouvement, se rencontre partout, dans les hauts salons, dans la demeure de l'infortune, dans l'atelier du peintre, dans le cabinet de l'homme de lettres. Vous en voyez en chapeau à plumes (remarquez, je vous prie, que les femmes ne portent pas, seules, de plumes au chapeau), vous en trouvez en épée au côté, en dossier sous le bras, en redingote usée, en habit de fashionable, en veste de peuple, en hotte de commissionnaire, en croc de chiffonnier. Le *chevalier d'industrie* n'est pas seulement joueur élégant autour d'une table à roulette, ou beau diseur dans un foyer de théâtre, ou cavalier intrépide et gracieux sur un alezan anglais ou un bai-brun d'Andalousie; il est encore fort et querelleur sur le quai de la Grève, ou importun et bavard en vous vendant une contre-marque de théâtre, ou ivrogne et roturier si sa jour-

née d'aumône a été bien remplie... Véfour et le café de Paris ne sont pas plus riches en *chevaliers d'industrie* que le marchand de vin de la rue Quincampoix (car il doit y en avoir au moins un dans cetté rue fétide), ou le plus enfumé des estaminets de la Cité. Vivre aux dépens de dupes, est l'idée première de qui ne possède pas d'autre industrie. Les *chevaliers*, exercés à ce genre de commerce, loin d'en rougir, se racontent entre eux, le soir, leurs belles actions de la journée; et, prothées habiles à échapper aux lois, ils varient leurs exercices à l'infini, comme ces adroits directeurs de spectacles, qui, pour attirer les curieux, leur donnent pêle-mêle des facéties et de la morale, du drame et de la farce... Chez ceux-là, néanmoins, le drame occupe un plus vaste espace; et, le bras de la justice long-temps incertain, pèse enfin sur les misérables qui l'ont bravé, tandis que, fidèles à leur code, sous les verroux même des cachots, ils préparent les ressources à l'aide desquelles ils échapperont plus tard au fouet nouveau du garde-chiourme de Toulon ou de Rochefort. Du chevalier d'industrie au voleur, il y a juste la même différence qu'entre le cabanon de Bicêtre et la geôle de Brest. De l'un à l'autre, un pas, une minute, un regard, un désir.

Je rentrais, une nuit, fort tard, à l'Observatoire. Presque en face du mur bas et poli, où

le maréchal Ney vit s'éteindre un moment d'erreur et vingt-cinq ans de gloire, un homme assez bien vêtu sort de derrière un arbre, et, d'une voix mal assurée :

— « Monsieur! quelque chose, je vous prie? »
Je redoublai le pas.

— « Monsieur, me dit-il, avec un organe sonore, je ne sais où aller coucher; donnez-moi quelque chose.

— Je n'ai rien... » et j'allais d'un train!...

L'homme se précipite, me saisit au collet, et d'une voix retentissante : — « Monsieur! faites-moi l'aumône.

— Il est bien tard pour demander!

— Oui; mais il est bien tard aussi pour me refuser.»

Je lui donnai une pièce d'argent, et il s'élança, sans me remercier, vers le boulevard Mont-Parnasse.

A la clarté vacillante du réverbère, j'avais pu distinguer les traits de cet homme. Ils étaient abattus, mais non flétris; son regard avait un caractère de méchanceté qui ne me semblait pas naturel, on eût dit qu'il faisait un effort pour paraître effrayant, comme celui qui grossit sa voix en face d'un enfant mutin qu'on corrige avec la peur. Sa parole était brève, rapide, écolière; elle m'atteignit sans émotion; j'eus presque envie, après le premier moment de

surprise, d'inviter mon mendiant à m'accompagner, bras dessus, bras dessous, jusqu'à l'Observatoire. Il ne m'en laissa pas le temps; et je lui avais fait l'aumône sans pitié d'abord, puis avec regret, quand je le vis s'éloigner aussi promptement.

Le matin je racontai mon aventure d'assassin à mes frères; ils m'invitèrent à plus de circonspection, et à prendre à l'avenir une autre route.

Le lendemain, je rentrai à minuit, seul, à pied, en passant sous les mêmes allées sombres de cette magnifique avenue qui lie si majestueusement l'Observatoire au Luxembourg, et qui fut tracée par ce *misérable* Napoléon Bonaparte, à qui nous devons presque tout ce qu'il y a de beau dans Paris... Je ne fus accosté par personne cette nuit-là, ni les nuits suivantes.

Mais, à deux mois de distance du jour de ce petit événement, je me trouvai un soir, marchant dans l'ombre, le long des fossés de la Bastille... (Encore un large souvenir de Bonaparte!) — « Monsieur! faites-moi l'aumône! »

Pour le coup, je reconnus ma voix de l'Observatoire, et je m'arrêtai tout net en face de mon *brigand* pour rire... Il tremblait déjà.

— « Je vous reconnais; vous m'avez arrêté il y a deux mois, à minuit, dans une allée, près le boulevard Mont-Parnasse; je vous arrête à mon tour.

— Que ferez-vous de moi?

— Ce qu'on fait des voleurs et des assassins; et pourtant je suis sûr que vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Suivez-moi. » J'avais parlé haut.

Et le *brigand* me suivit sans dire une parole, sans oser me regarder. Il pouvait m'échapper, car j'étais devant lui, à deux pas. Je me retournai.

— « Je parie que vous n'avez ni canne à épée, ni pistolet, ni poignard sur vous.

— Je n'ai pas même une lame de canif; qu'en ferais-je? Vous l'avez dit: je ne suis ni un voleur ni un assassin; je vis, depuis plus de six mois, de ce genre de commerce, attendant toujours que quelqu'un me mène devant l'autorité, qui se chargera alors de ma nourriture et de mon logement... Merci, continua-t-il d'une voix émue, merci de m'épargner de nouvelles et pénibles courses. »

Qu'avais-je à faire?... De la morale? Eh! bon Dieu! l'industriel ne m'eût pas compris.

— « A quoi emploieriez-vous ces deux pièces de cent sous, si je vous les donne? »

— A vivre.

— A vous soûler.

— Je me suis soûlé deux seules fois, monsieur. La première, le jour où je commençai mon genre d'industrie; la seconde, un soir que je volai un pain pour mon fils.

— Que fait votre fils, en ce moment ?

— Il m'attend, et crie misère.

— Où ?

— Chez lui, chez moi.

— Votre demeure ?

— Partout, et nulle part. Je mange dans la rue, je couche dans la rue, à côté de mon enfant que je réchauffe. Hier, je voulais me noyer ; et, en désespoir de cause, je tendis la main à un passant... — « Travaille, me dit-il avec brutalité. — Je vous demande du travail, lui répondis-je. — Viens. » Je suivis ce riche ; il m'ordonna de porter à son domicile, rue Saint-Georges, un vaste panier de vins délicats. Je fis une lieue, à pied, sans souliers, suivant son cabriolet, et j'arrivai essoufflé. — « Tiens, me dit l'homme riche, voilà ta paye... » Et je reçus douze sous. Cet homme riche me vola douze sous, au moins.

« Mon fils mangea, nous fûmes abrités pendant une nuit, et je renvoyai au lendemain ma résolution de me noyer. Ce lendemain, c'est aujourd'hui. »

Ce mendiant d'une si singulière espèce allait m'échapper ; je l'arrêtai. — « Tenez, voilà dix francs. — Ah ! monsieur, avec cela et quelque douze sous de gens aussi riches que celui de la rue Saint-Georges, je vivrai un mois, et mon fils mangera du pain. »

Il fut en effet abrité pendant quelques jours, le mendiant-assassin-*chevalier d'industrie* ; peut-être fit-il aussi chauffer, à un foyer ardent, les petites mains rouges et glacées de son enfant ; et moi, après lui avoir souhaité un meilleur avenir, je rentrai joyeux, et je dormis d'un sommeil doux et calme.

Qui, d'entre vous, sera le premier à jeter la pierre à mon protégé ?...

Voulez-vous me suivre et entrer avec moi, observateur, dans cette vaste église où sont agenouillés tant de dévots personnages ?... Voyez ; en voilà un, tout près de la chaire. Quelle piété ! quels regards fervents vers le ciel ! Il sait prier, celui-là, du moins ; peu lui importe qu'on le regarde, qu'on l'écoute, qu'on l'étudie !... Il ne voit que l'autel où se consomme le sacrifice, il n'entend que les pas du laïque qui, d'une voix glapissante, demande quelque chose pour les âmes du purgatoire, pour les pauvres de la paroisse, ou pour les frais du culte. Notre dévot fait sonner dans son gousset quelques pièces de monnaie, et présente une main *aveugle* au bassin ou à la bourse brodée du quêteur. Il ne veut pas que son offrande fasse du bruit, il la dépose doucement, silencieux et recueilli, et puis il change de chapelle pour assister à une nouvelle messe, à de nouvelles quêtes... Imiter

ses vertus, et vivez de cette vie d'extase et d'aumônes.

Pauvres idiots! Voulez-vous que je vous dise que c'est là un *chevalier d'industrie* en cheveux plats, en redingote marron, en bas rayés, en boucles de cuivre à ses souliers couverts? Eh bien! cela est; et cet homme dont vous admirez le zèle religieux, n'ira déjeuner qu'après avoir entendu cinq ou six messes au moins. Sa charité lui rapporte. Dès que la bourse lui est présentée, il y dépose ostensiblement une petite pièce de monnaie, et en retire une plus grande, quelquefois une plus brillante. Ses doigts ont des yeux; il voit, au tact, celle qu'il doit choisir; en une seconde il a gagné une portion de son déjeuner; quand midi a sonné, il est sûr de dîner à peu de frais, et l'hypocrite répond par un coup d'œil de bienveillance au *Dieu vous le rende* du sacristain empressé de passer près de lui. Chaque église, à son tour, voit périodiquement mon pieux personnage.

N'aimez-vous pas mieux mon *chevalier d'industrie* assassin?

Je vous le répète donc. Toutes les classes de la société ont leurs experts qui glacent la bienfaisance dans le cœur de l'homme généreux, ou tuent la confiance et la bonne foi dans ceux qui ont été dupes déjà d'escrocs ou de fripons.

Je me suis trouvé, il y a peu d'années, témoin

d'une scène vraiment curieuse. Je suis conteur, écoutez-moi, je vous rendrai cela en temps et lieu. Oh! je sais écouter aussi.

Presque en face du café des Variétés, rendez-vous habituel d'une foule d'hommes de lettres, qui viennent se dire, le matin, leurs succès ou leurs chutes de la veille, avec une modestie qu'on ne trouve que là... et partout ailleurs, un pauvre aveugle assourdissait les passants d'un chant criard et faux. Quelques niais le prenant pour un ex-artiste du théâtre devant lequel il psalmodiait ses litanies, lui tendaient une main généreuse, et la petite pièce de monnaie tombait dans la sébile du caniche que l'aveugle retenait par une ficelle. A chaque charité le pauvre reconnaissant disait, comme le sacristain de tout-à-l'heure, *Dieu vous le rende!* Mais tantôt, infortuné Bélisaire! il appelait *capitaine*, la grisette compatissante; *madame*, la petite fille à qui une grand'mère apprenait l'aumône; et *mademoiselle*, un sergent-major à moustaches touffues et à chevrons sur le bras.

Un jour, un enfant de sept à huit ans (à cet âge on est si plein de malice, quand on a été élevé dans un collège de Paris), un petit espiègle qui venait d'acheter une paire de ciseaux, s'arrête devant la face rubiconde du mendiant; et l'idée lui vient d'essayer, aux dépens de l'aveugle, le prix de son achat. Crac! la ficelle est di-

visée. Aussitôt, sans réfléchir à la foule qui l'entoure, celui-ci se lève, poursuit le gamin sur le boulevard, l'atteint après mille détours, lui applique un soufflet et un vigoureux coup de pied au derrière, rejoint son caniche, renoue la ficelle, et crie de nouveau : *Ames charitables, pour le pauvre aveugle, s'il vous plaît!*

La journée fut peu productive, et maintenant c'est près la barrière du Trône que notre aveugle clairvoyant poursuit les passants de sa voix souffreteuse.... *Chevalier d'industrie* en guenilles!

Mais changeons de scène.

Voici de riches tapis, des bronzes de Ravrio; voici de la soie et des broderies; voici des diamants sur des poitrines nues, des rubans rouges sur des habits de Staub ou de Lander : quels élégants cavaliers! quelles femmes *délirantes!* Écoutez. Demoustiers n'aurait pas mieux tourné un madrigal, le duc de Richelieu n'eût pas été plus minutieusement poli. Est-ce une seule famille?... On le dirait à l'aménité de langage qui frappe les oreilles. Sont-ce des frères qui revoient des frères?... On le croirait à l'émotion des caresses. Quelle délicieuse soirée je vais passer! Le jeu, pour jouer plutôt que pour gagner; la danse, pour danser plutôt que pour achever une séduction. Oh! j'aime la vie, et je comprends maintenant le bonheur des riches.

C'est tous les mardis qu'on se réunit ici; tous les mardis je serai des premiers au rendez-vous. La joie des autres fait ma joie, on est si heureux de l'être en compagnie! hâtons-nous donc de jouir de tout, car la vie est courte lorsqu'elle s'écoule dans une semblable ivresse.

Qu'est-ce, grand Dieu!... quel bruit étrange! on brise des meubles, les dames fuyent épouvantées, on entend des épithètes que répètent souvent les échos des halles. Deux hommes se toisent d'un œil menaçant, ils échangent leurs adresses et se quittent... Je poursuis le plus injurié, celui qui avait l'air le plus peiné d'une scène aussi bruyante, et je lui offre des consolations. Il arrangeait, sans m'écouter, le nœud de sa cravate, et se mirait à la glace de l'antichambre. M. Jules de Rembrun l'accosta.

— « Eh bien! mon ami; combien as-tu gagné? »

— Cent cinquante louis seulement.

— Maladroit!... A quelle heure le rendez-vous? »

— A huit heures.

— Où? »

— Au bois de Boulogne.

— Je me suis entendu avec Ernest, qui lui servira de témoin. Sur le terrain je lui chercherai querelle; tu sais que j'ai la main leste, il faudra qu'il commence par moi, et alors....

— J'entends. Tiens, voilà vingt-cinq louis.

— Et pour Ernest? »